

Racontre-moi une histoire

Quelqu'un avec qui courir, de David Grossman

Philippe Haeck

Numéro 194, janvier–février 2004

Autour du récit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (2004). Raconte-moi une histoire / *Quelqu'un avec qui courir*, de David Grossman. *Spirale*, (194), 20–21.

RACONTE-MOI UNE HISTOIRE

QUELQU'UN AVEC QUI COURIR de David Grossman

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, Seuil, 362 p.

QUAND VOUS lisez un roman, vous sortez du monde qui est le vôtre où vous courez assez souvent d'activité en activité : la vie est action. Mais il arrive que vous soyez fatigués de bouger sans cesse, de courir à droite et à gauche où la plupart du monde court parce que vous faites partie de ce monde, que vous êtes content qu'on sache, reconnaisse que vous en faites partie. Quand vous commencez un roman, vous ouvrez une porte invisible et vous demeurez sur le seuil : vous n'avez plus qu'à regarder les autres courir, souffrir, vivre, aimer, mourir. La porte s'ouvre avec une première phrase : « *Un chien court dans la rue, un adolescent le poursuit.* » Vous ne savez pas trop pourquoi vous aimez cette phrase ; vous n'avez pas de chien, n'en désirez pas non plus, c'est sans doute l'adolescence qui vous attire, cette courte période où tous les chemins paraissent ouverts si vous n'êtes pas né dans un milieu pauvre. L'adolescent ressemble au mode infinitif. Quant à la poursuite, vous ne savez trop quoi en penser ; comme vous n'êtes plus jeune, il y a bien des poursuites, des projets, des rêves qui vous paraissent vains, pourtant les mots de l'éditeur au dos du livre vous ont fait ouvrir le livre : « *David Grossman [...] nous offre un roman d'apprentissage contemporain qui tient à la fois du récit de chevalerie et du conte de fées.* » Vous vous souvenez de votre grand-père qui aimait vous raconter enfant des histoires merveilleuses ; il y en a une entre autres que vous lui demandiez de vous raconter à nouveau, c'était l'histoire de Ti-Jean, vous ne vous souvenez plus des obstacles qu'il devait vaincre et pourquoi, vous ne vous rappelez qu'une image, celle de trois grands chiens. L'histoire devait bien finir puisque vous aimiez l'entendre et vous vous surprenez à encore aimer que les histoires finissent bien comme celle que raconte David Grossman. Son roman tient peu du conte de fées et beaucoup du roman policier, mais si l'enquête y occupe la plus grande place — l'adolescent Assaf recherche la propriétaire de la chienne Dinka, une adolescente de seize ans qui a disparu —, ce n'est pas elle qui est le centre : les bonnes histoires sont souvent ainsi, elles nous racontent des événements, des aventures qui arrivent à des personnages que nous aimons ou détestons, mais l'essentiel est ailleurs.

Vie secrète

Cet essentiel qui rend les histoires meilleures, il n'est pas facile de le nommer ; il ressemble à un message que quelqu'un qui vous aime vous murmure à l'oreille et le murmure est parfois fait à voix

si faible que vous n'êtes pas sûr d'avoir bien entendu. Cette vie secrète que ce murmure vous donne à entendre n'a rien d'objectif ; elle est par conséquent difficile à montrer, à démontrer, mais si vous lisez depuis longtemps, vous savez de plus en plus rapidement si elle est là ou non dans ce que vous lisez. Dans *Quelqu'un avec qui courir*, vous l'avez tout de suite sentie, vous l'avez même sentie dans le titre, dans le mot « avec ». Vous, qui vous ? Vous qui lisez l'histoire, cela ne peut être autrement, la vie secrète que vous voyez affleurer ici et là, vous la voyez affleurer parce qu'elle éveille votre vie secrète qui ne peut qu'être semblable à et différente de celle des autres.

Il y a dans l'histoire de Grossman une religieuse de 62 ans, Théodora, enfermée avec son accord dans la tour d'une église de Jérusalem depuis qu'elle a douze ans ; cette femme qui se tient au seuil du monde depuis cinquante ans en ne rencontrant personne à part cette adolescente, Tamar, qui a fait irruption au milieu de sa solitude en lui racontant l'histoire d'un géant qui ne voulait pas que les enfants jouent dans son jardin, dit clairement à Assaf cette vie secrète : « *Pourquoi as-tu si peur de parler de toi ? Es-tu quelqu'un de si important ? [...] Si tu me racontes une histoire de ton cœur, soupira-t-elle, je t'en raconterai une de mon cœur.* » Pas facile pour Assaf ou Tamar de raconter une histoire de leur cœur parce que ce cœur est en manque, en attente de quelqu'un — difficile de raconter la non-rencontre. La vie secrète est toujours celle de notre cœur — nous le savons mais nous ne le disons pas —, nous la gardons la plupart du temps pour nous, nous ne trouvons personne à qui la confier parce que nous nous méfions de ce que l'autre va faire de notre histoire (dans le précédent roman de Grossman, *Tu seras mon couteau*, il y a un homme qui prend ce risque, tout dire de lui à une inconnue : « *je voudrais te donner les choses que je ne sais pas à qui donner* », lui écrit-il dans sa première lettre). Toute la force du récit, habilement mené par Grossman en alternant l'enquête d'Assaf, le présent, avec l'histoire de Tamar, le passé récent, tient à notre désir de les voir se rencontrer pour que cesse l'attente de chacun, pour que chacun puisse dire à l'autre l'histoire de son cœur. Même Dinka ressent ce besoin : « *Le chien poussa des gémissements. Comme s'il voulait absolument confier à quelqu'un une chose qu'il ne pouvait plus garder pour lui. Sa langue rouge frémissait, ses grands yeux imploraient.* » En attendant de rencontrer l'autre, Assaf se trouve moche, se demande quelle fille voudra de lui, et Tamar écrit ses pensées dans un journal avec sur la couverture ces mots : « *Personnel ! Prière de ne pas lire !* »

Le bien et le mal

Oui, *Quelqu'un avec qui courir* est un roman de chevalerie, il l'est parce qu'il croit au bien et au mal. Assaf, sans le savoir au début, un peu malgré lui ensuite, est le bon chevalier qui va secourir Tamar, la jeune chanteuse tenue prisonnière par un imprésario qui exploite de jeunes artistes ; ce dernier, quand Tamar s'enfuira, n'hésitera pas à torturer la vieille religieuse, à lui faire une « *blessure béante qui partait de la tempe jusqu'au coin des lèvres* » pour savoir où elle s'est réfugiée — Théodora l'appelle Belzébuth. Grossman est habile car la religieuse n'aime pas parler de Dieu ; parce qu'Assaf est un chevalier qui mord la poussière à quelques reprises, il va gagner moins par la force — les méchants sont plus forts : le vraisemblable est sauvé et la chevalerie moins apparente — que par son obstination, la fuite et l'aide d'un ami ; parce qu'une amie de Tamar va trouver la mort. La violence est grande, mais il y a quelques marginaux qui continuent à rêver d'amour, à faire quelque chose pour qu'il arrive — Théodora dit à Assaf : « *Est-ce que l'amour ne compte pas pour toi, jeune homme ? Ou as-tu déjà dénoué toutes ses énigmes ?* » Le bien, c'est donc l'amour qui prend différentes formes dans le récit : l'aide d'une sœur pour son frère, d'un inconnu pour une inconnue, d'amis plus âgés pour des plus jeunes, la bonne entente dans une famille, un livre de poèmes, les tête-à-tête entre amis ; le mal, c'est la violence : la drogue pour assujettir l'autre, la mutilation pour lui faire peur, le vol, l'amitié superficielle, la famille où chacun étouffe dans son coin, la moquerie. Le bien, c'est être avec, sur un pied d'égalité, le mal c'est être au-dessus ou au-dessous. Il me semble que c'est cette leçon de vie que David Grossman offre à ses enfants, à qui ce roman est dédié. Vous apprécierez peut-être aussi cette leçon de Théodora à Assaf : « *Il n'y a pas d'histoire stupide. Sache que toute histoire se rattache dans les profondeurs à une grande vérité qui peut-être nous échappe.* » Vous n'avez peut-être pas besoin de grandes vérités, il vous arrive même de dire que vous ne croyez pas à la vérité, qu'elle est un mensonge commode, etc., mais peut-être auriez-vous besoin de vous asseoir dos à dos avec quelqu'un que vous aimez comme Assaf et Tamar le font quand ils finissent par se rencontrer : « *Que de ressources dans un dos, que de caresses et de paroles dans ce dos qu'on croit indifférent ! Et ils en furent si troublés qu' aussitôt, inattentifs à ce qui se passait autour d'eux, ils parlèrent de ce qui les préoccupait.* »

Se laisser aller

Lire un roman, c'est être un enfant qui dit : « raconte-moi une histoire », c'est se laisser conter une histoire, devenir indifférent à ce qui est autour. Vous êtes demeuré assis quelques heures à lirécouter l'histoire que vous raconte Grossman, les histoires que ses personnages se racontent, vous avez couru avec Assaf et Dinka, vous avez lu des pages du journal de Tamar, vous êtes monté dans la tour de Théodora, vous avez écouté ce que disait Tamar dans ses tête-à-tête avec ses amis — « *Il faut qu'elle soit seule avec chacun, comme deux mondes qui se rencontrent...* » —, vous l'avez entendue chanter dans les rues : « *Sa voix monta des profondeurs obscures et insoupçonnées de sa personne, jamais elle n'avait osé chanter avec cette voix rauque, disgracieuse, roussie, calcinée. [...] Sa voix était son unique lieu au monde. La maison d'où elle partait et où elle revenait, l'unique endroit où elle pouvait être elle-même, espérer être aimée pour tout ce qu'elle était et malgré ce qu'elle était.* » Il arrive une histoire semblable à Assaf quand trois adolescents se moquent de lui, volent son argent et veulent aussi lui prendre la chienne de Tamar ; il ose leur dire qu'il tient à la chienne, qu'il est prêt à se battre avec leur chef plus grand et plus large que lui pour la garder : « *Au lieu d'être émise par ses cordes vocales, sa voix venait d'ailleurs, c'était un sifflement qui sortait de la région du coude.* » Vous ne comprenez pas comment une voix peut sortir du coude, mais cela vous importe peu ; vous êtes même heureux, vous sentez qu'en une région obscure de votre corps vous comprenez que vous aussi vous avez une drôle de voix, une voix que vous laissez rarement sortir. Voilà ! Vous êtes content de Grossman, son histoire vous a révélé quelque chose sur vous que vous ignoriez grâce à ses mots — peut-être, si vous aviez moins lu, ne seriez-vous pas loin de penser comme Assaf après avoir lu des pages du journal de Tamar où il la sent triste comme « *les personnes âgées qui savent tout de la vie* » : « *Elle était l'unique personne du monde à avoir dit des paroles aussi claires et lucides sur ces choses fuyantes et malaisées.* » Vous ne vous connaissiez pas ce courage de tenir à votre voix, de vous abandonner. Vous pensiez lire des romans pour savoir comment les autres se débrouillent avec la vie et voilà que vous découvrez que ces histoires racontées par d'autres peuvent raconter votre histoire, vous donner des mots pour voir autrement votre vie et même commencer à y bouger autrement. Les histoires des autres, mine de rien, vous convient à habiter votre espace. Lire une histoire est une aventure, vous sortez de votre moi-moi, vous vous intéressez aux autres et voilà que vous prenez conscience que votre territoire n'est pas autre chose qu'un tissu de relations au monde qui vous entoure : personnes, objets, éléments naturels. Méfiez-vous de qui déteste les histoires, il a bien des chances de n'être qu'un gros moi-moi qui éteint tout ce qui est autour.

Philippe HAECK



Christine Major, *Le torrent (détail)*, 2003, acrylique sur toile, 265 cm × 180 cm. Photo : François Rivard.